56e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 4 26 JANVIER 1939

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I Francis Jammes. — Sa vie. — Sa vocation littéraire. — Ses tendances. — Ses œuvres principales. — Son installation à Hasparren. — Sa mort. — II. Mustapha Kemal Ataturk. — Sa carrière. — Ses victoires. — La Révolution opérée par lui en Turquie. — La situation qu'il laisse. — III. La prise de Byzance par Mahomet II, le 29 mai 1453. — Les plans du sultan, son artillerie ; assaut final et pillage de la cité. — IV. Les revendications italiennes, leurs causes profondes, les réactions suscitées en France et surtout en Corse. — Les conséquences possibles de cette offensive diplomatique.

I

« La jambe noble, le jarret tendu, dans un gros bas de sport, les reins superbes, il allait, comme il voyait Mistral et Virgile, et, relevant par moments la tête, dédiait à la lumière une barbe déjà céleste, un vaste front, une voix supérieure et nasillarde, qui se plaisait autant dans les ironies littéraires et la férocité partisane que dans l'exaltation de l'amour. Tel, il semblait bâti pour un siècle. Dans la mémoire des jeunes filles et des hommes aussi, il vivra probablement plus ; mais c'est un fait, à la Toussaint, Francis Jammes est mort, cette année, en pays basque, à Hasparren, à quatre heures de l'après-midi. La veille des Morts, c'est un beau jour pour un poète chrétien, pour le vieux faune devenu ermite, comme il se nommait... »

C'est par ces lignes que débute un ravissant article de Maurice Martin du Gard sur Francis Jammes *(Revue de Paris,* du 15 novembre 1938).

« Le Béarn est en deuil, et avec lui pleure le pays basque », débute à son tour, dans les *Etudes* du 5 décembre, le P. Lhande, un ami et compatriote du grand poète défunt.

A notre tour, n'apporterons-nous pas notre humble hommage à celui qui honorait à la fois les lettres françaises et l'Eglise nationale ?

Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut aux « facteurs tainiens », nous leur attribuons du moins la vertu de *situer* les hommes dans le temps et l'espace. Ne serait-ce qu'à ce double titre, ils ne sont point négligeables pour les amis des idées claires.

Francis Jammes était né, en 1868, à Tournay, petit chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées, à quatre ou cinq lieues au sud-est de Tarbes. Ses ancêtres étaient Béarnais, ce qui évoque tout de suite Henri IV, le panache, la gaillardise, et l'on ne sait quoi de provincial sentant l'ail et le bon vin. Mais l'aïeul paternel avait quitté Orthez pour la Guadeloupe, où il avait exercé la médecine et où naquit le père de Francis.

Celui-ci a raconté lui-même les années de son enfance, de sa jeunesse et de sa vocation poétique en des « Mémoires » d'un intérêt palpitant, dont les trois tomes portent des titres évocateurs : *De l'âge divin à l'âge ingrat* (1921), — *L'amour, les muses et la chasse* (1922), — *Les caprices du poète* (1923).

Il passa ses premières années à Orthez, où son père était receveur d'enregistrement. De 13 à 20 ans (1881-1888), il fait ses études à Bordeaux. Parmi ses notes de lycée se trouve cette mention d'un jour de consigne : « Regarde les fleurs pendant la classe d'histoire ». C'était une indication. Il aimait les poètes et déjà avait choisi sa place. Laquelle ? C'est ici que le *temps* joue son rôle, — non pas ce temps qui n'est que de « l'espace », comme le dit Bergson, — mais celui qui fait corps avec la vie même et n'en est que le rythme de maturation et d'évolution. Le rôle du temps est de faire croître, mûrir, puis déchoir et disparaître tout ce qui est soumis à sa loi. C'est le temps qui préside à la succession des « genres », en poésie. Le classique a eu ses heures de gloire, puis de déclin. Le romantisme fut une rage, une ivresse, un délire sacré. Le temps a déposé sa rouille sur lui ; à son tour, il devint vieillot et « pompier ». Le Parnasse mit à la mode la perfection technique. Il fit de beaux marbres, du Phidias ou du Praxitèle. Un Leconte de Lisle fut le plus magnifique et le plus hautain des artistes ; un Hérédia atteignit le sommet de cet art, dans les *Trophées*, dont Voguë pensait que, dans la ruine de toute la littérature française, ils seraient peut-être seuls, dans mille ans, à surnager ! En attendant, ils ont connu l'ombre du soir.

« Les sonnets historiques romains, castillans, japonais, des *Trophées*, a écrit Albert Thibaudet, ont vécu, ils ont ébloui, dans leur nouveauté, les hommes cultivés, de 1880 à 1900. Ils ont pris ensuite, pour les jeunes garçons de province, au temps de Francis Jammes, la figure auguste et creuse des « Envois de l'Etat » dans le musée de leur ville natale [1]. »

Tels sont les jeux du temps. « Tout passe, tout lasse, tout casse », dit un proverbe, inspiré de l'*Ecclésiaste*. Un Francis Jammes arrivait à l'âge du rêve qui est aussi celui de la poésie, au moment précis où l'art parnassien était durci d'artériosclérose. Quand il « regardait les fleurs » au lieu d'écouter son professeur d'histoire, il prêtait sans doute l'oreille aux voix murmurantes de la beauté multiple et fraîche des printemps. Et ces voix ne lui semblaient pas parler la langue de Leconte de Lisle. Il ne serait donc pas parnassien. Et pourtant le poète de ses préférences, Baudelai-

[1] *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, p. 330.

25,403

EX LIBRIS PROVINCIAE PRO STUDIIS THEOL. S. J.

re, était authentiquement du Parnasse, mais d'un Parnasse « intimiste », selon le mot de Thibaudet. Et puis Jammes avait l'esprit romantique. « Il revint à Orthez, dit Martin du Gard, auprès de sa mère devenue veuve, avec l'espérance d'être Bernardin de Saint-Pierre, François Coppée et Jean-Jacques Rousseau. »

Ses premiers essais poétiques, *Six Sonnets*, parurent en 1891, mais il ne donna son premier recueil qu'en 1894, sous le titre sans emphase de *Vers*.

Le P. Lhande l'a connu déjà alors. Il décrit avec verve, avec émotion, les réunions littéraires qui se faisaient chez un châtelain des environs d'Orthez, au nom médiéval : Amaury de Cazanove, et nous fait de ce « mécène » de Jammes le vivant portrait que voici :

« Cavalier intrépide, grand amateur de chasses à courre et de chasses au renard par la lande béarnaise, parfait homme du monde, ennemi irréconciliable de ceux qu'on appelait à l'époque les « ralliés ». Portant toujours bottes ou leggins, son nez d'aigle au vent dans un visage coloré, ses yeux perçants, d'un émail bleu et froid, en quête, semblait-il, de l'adversaire à combattre, doué d'ailleurs du charme le plus prenant, il vivait au sommet de son donjon carré, parmi ses livres et ses râteliers de pipes, dans la fumée opaque où il berçait son rêve éternel de poète et de royaliste impénitent.

« C'est dans ce cercle littéraire, poursuit le P. Landhe, que j'ai rencontré pour la première fois Francis Jammes. Jeune clerc de notaire à Orthez, il promenait alors ses rêves colorés par les visions les plus magnifiques d'une enfance exotique, parmi de vagues minutes auxquelles il n'attachait qu'une importance fort relative. Grand, brun, la barbe déjà buissonneuse, il poursuivait d'un regard inquisiteur, mais parfaitement distrait de ses larges lunettes, des confrères qu'il tenait du reste — plus ou moins sincèrement — pour des génies, appelés à de hautes destinées. Bien qu'il n'eût publié jusque-là qu'une petite plaquette au titre plutôt simple *(Vers)*, il était en passe, lui aussi, de devenir un des futurs Mages de l'Acropole. Dans le vaste fumoir du château de Salles, il parlait avec une gravité quasi religieuse et ne se déridait — mais alors jusqu'à l'hilarité la plus folle — que lorsqu'on lisait devant lui des vers de l'abbé Delille. Alors, il s'affalait sur le tapis et, après quelques alexandrins, se roulait comme un billot, en se serrant le ventre à deux mains et criant à travers ses spasmes : « Assez ! Assez ! Vous allez me faire crever ! »

Ce qui accroît le piquant de cette gesticulation, c'est que Delille fut le traducteur de Virgile, le poète des fleurs et des jardins. Or, c'était vers les fleurs, vers les jardins, que le futur auteur des *Géorgiques chrétiennes*, Francis Jammes, portait ses prédilections. Il ne pouvait assez rire du vers compassé et froid de l'abbé Delille ; rien ne lui semblait plus éloigné de la bonne et fine simplicité de la fleur des champs. Pour lui, il rêvait d'un réalisme « céleste, espiègle et éminemment personnel », selon les termes de Martin du Gard. Il lui faut un vers nonchalant et flâneur, qui rime quand il peut et si cela lui plaît ; il lui faut une expression volontairement gauche, parfois cocasse, puis soudain délicate et sublime, quelque chose de tout ensemble terre à terre et divin, comme les choses. « Pas d'emphase, nul cliquetis parnassien », de la liberté, de la facilité, de la fraîcheur : bref, le ruisselet qui coule, limpide et calme, sur les cailloux blancs, parmi les herbages penchés comme des chevelures.

Mais il ne suffit pas de concevoir une nouvelle forme de la poésie française, il faut la réaliser, lui donner vie, et voir ce qu'elle sera à l'usage. Les Orthéziens ne prenaient pas beaucoup au sérieux leur compatriote, en son génie encore anonyme. « Ils lui appliquaient malicieusement, dit le P. Lhande, les deux derniers vers de son premier poème :

Il est solide comme un roc,
Poète et légèrement toc. »

Et lorsqu'à la terrasse du *Café des Voyageurs* Jammes ouvrit, en 1899, le *Journal* où Jean Lorrain lançait, en première page, sa *Clara d'Ellébeuse*, il tint toujours plus ou moins rigueur à ses compatriotes d'avoir été seul à s'en apercevoir. « Il m'a souvent raconté, dit Martin du Gard, comment, la tête en feu, il se précipita à la maison, pour porter à sa mère, qu'il vénérait, la nouvelle extraordinaire qui décidait de sa gloire. »

L'année précédente, il avait publié un recueil de poésies sous ce titre charmant : *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, qui contenait des pièces ravissantes, mais dont on avait pu dire, non sans esprit, que le seul vers juste était celui du titre, — ce qui était du reste inexact.

Ce que l'on ne pouvait refuser à Jammes, c'était l'amour et l'intelligence de la nature. Il ne se bornait pas à vouloir sentir, à jouir de la beauté de la création, il aimait à connaître. Il voulait savoir le nom de chaque plante, la traiter en connaissance, en amie, en inspiratrice.

« Des Orthéziens, dit encore Martin du Gard, m'ont confié que, dans son enfance, Jammes les médusait par sa miraculeuse botanique et que le silence s'établissait soudain, lorsqu'on le voyait arriver avec sa boîte verte. C'était à qui lâcherait ses jeux au plus vite pour l'entendre épeler, pétale par pétale, les espèces les plus étonnantes qu'il venait toujours de découvrir dans ses courses solitaires à travers la campagne proche, à moins qu'il ne commentât simplement la reine des prés, la gentiane ou la colchique. Nul d'entre eux ne songeait à railler cet original, qui inquiétait si fort leurs parents. Heureux, ces garçons, qui le virent tenir entre ses doigts quelques merveilles et composer sans y prendre garde une de ses fraîches élégies ! »

On comprend dès lors que Jammes ait pu se poser d'emblée comme « un fils de Virgile ».

Citons ses œuvres principales en cette première période de sa vie : *Quatorze prières* (1898) ; *Le deuil des Primevères* (1901) ; *Le triomphe de la Vie*, où se trouvait au début une longue idylle, intitulée : *Jean de Noarrieu* (1902) ; *L'église habillée de feuilles* (1902) ; *Clairières dans le ciel* (1906) ; enfin les *Géorgiques chrétiennes* (1911-1912).

Cette dernière œuvre fut couronnée par l'Académie française et en reçut l'une des plus hautes récompenses. Francis Jammes, entré dans la vraie gloire, ne douta plus que l'entrée de l'Académie ne lui fût aisément et bientôt ouverte. « Etre de l'Académie », quoi qu'il en ait dit plus tard, c'était son rêve et sa grande ambition et tout paraissait alors lui en montrer le chemin tout proche de lui. Martin du Gard nous donne sur ce sujet de jolis détails :

« Francis Jammes, sur l'Académie, s'est répandu en imprécations, lettres de non-candidature et mépris divers qui en disaient assez sa soif. Il s'est présenté au fau-

teuil de Loti, il y a été battu, mais ce fut beaucoup de sa faute. Il décourageait ses meilleurs amis. Cela me rappelle une histoire que Barrès me raconta. Il aimait Pau et l'abbé Bremond. Un jour, Bremond, qui n'appartenait pas encore au quai Conti, déclara à Barrès, qui venait de débarquer à l'hôtel Gassion, qu'il se devait de faire campagne pour le poète de l'*Angelus*, des *Clairières dans le ciel* et du *Triomphe de la Vie*, — « Je ne demande qu'à voir le personnage, faites-le inviter par le chanoine qui me corrige ma *Sybille.* » Le chanoine Dubarrat, l'archiprêtre et le savant béarnais, invita Jammes. Il est aux anges à cette idée et prépare un merveilleux déjeuner. Midi et demi, une heure, l'abbé Bremond commence à s'agiter, le chanoine est grave, Barrès fait des plaisanteries nerveuses, en remontant son menton. On décide de se mettre à table, on attaque un fabuleux foie gras en sauce. Vers les trois heures, le dessert ; on sonne et surgit Francis Jammes.

— Eh bien ! poète, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Ah ! jeunesse ! Une aventure !

— Mais rien, répondit Jammes, s'adressant au chanoine Dubarrat, c'est-à-dire que j'étais bien arrivé à l'heure et je tournais autour de la maison.

— Dangereux, ça, fit l'abbé Bremond.

Mais Francis Jammes continuait :

— Je ne pouvais pas entrer pour le déjeuner, tout de même, nous sommes en plein carême !

— Voilà, me dit Barrès, comment on rate son Académie ! »

L'histoire est amusante. Le chanoine Dubarrat et l'abbé Bremond avaient-ils donc oublié les lois du Carême ? Ou bien était-ce « gros Jean » qui voulait en remontrer à son curé ?

Quoi qu'il en soit, Barrès ne put être rattrapé pour patronner la candidature de Jammes. Et celui-ci s'en vengeait, à sa façon, en parlant de Barrès avec ce que Martin du Gard apelle « une négligence quelquefois gênante ». Il ne l'avait jamais lu et lâchait, à l'occasion, des réflexions de ce genre : « Il est trop intelligent, ton Barrès, c'est pourquoi il n'était pas un grand écrivain. » Il est vrai qu'il servait de nouveau cette phrase sur d'autres auteurs à la mode également. Martin du Gard cite encore des propos amusants de Jammes sur les gloires du jour :

« Moi, disait-il, je ne suis pas intelligent. Je ne joue pas aux échecs. Je ne suis pas Valéry. Ça ne m'intéresse pas Je plaque la partie. Mais Claudel, est-il intelligent ? Non ? Il est beaucoup plus. Ah ! quel animal ! Quand il arrive dans un hôtel, il marche pieds nus dans la chambre, pendant des heures. Tu ne trouves pas ça magnifique ? A propos, Mauriac est venu. Je le tutoyais. Je lui ai donné la permission de me tutoyer, car nous avons communié ensemble. Il avait l'air de trouver cela extraordinaire. Il a des genoux un peu maigres pour monter l'escalier à Lourdes. Mais toi ? Ah ! si tu veux me tutoyer, Mauriac, communie proprement. Je le dirai partout et tu seras sénateur du département. Tu prendras la place de Barthou et, toi, je te laisserai me décorer. »

Ne sommes-nous pas un peu déconcertés par ce monologue ? Et pourtant, il peint l'homme. Et nous comprenons la remarque de Martin du Gard à ce sujet : « Je n'ai jamais pu savoir s'il faisait exprès, quand dans la conversation il avait du génie ou tout le contraire du génie. » Mais comme c'est justement l'impression que laissent régulièrement les écrits dont il était le plus fier, à savoir, que les traits de génie s'y trouvent mélangés à des « naïvetés » qui ressemblent étonnamment à de la fausse simplicité, voire même à une mystification du lecteur, on en est à se demander si ce mélange-là, si extraordinaire que cela paraisse, ce n'était pas la nature même de son esprit. Les montagnes n'ont pas que des sommets baignés de lumière ; on y tombe parfois. à l'improviste, sur des marécages bourbeux, sur des précipices effarants.

Evidemment, le P. Lhande a raison de nous dire que « cette âme originale » du poète est « un peu extravagante, si l'on veut ». Et nous lui accordons, à notre tour, qu'elle est « droite et d'une sincérité parfaite », encore que nous ayons peine à croire qu'il n'y ait pas dans son innocence affichée un peu de « truquage ».

Une chose que nos sources expliquent mal, c'est la conversion de Jammes [2]. Il avait eu une période de paganisme, encore qu'il convienne de ne rien exagérer. Comme le note finement Martin du Gard : « En vérité, il n'avait été païen qu'à demi, et plutôt d'intention, enfin comme on peut l'être en province, dans la petite ville où il passa la plus grande partie de sa vie, Orthez, douce et mélancolique, mais attentive au péché d'autrui et qui n'excuse volontiers que les fantaisies de la table. »

Sa conversion complète fut contemporaine des *Géorgiques chrétiennes*. Elle fut, selon le P. Lhande, parallèle à une conversion littéraire. « L'époque de son plein paganisme et celle de sa vie sensuelle, marquée par le *Roman du Lièvre, le Deuil des Primevères* et *le Triomphe de la Vie*, affirmera chez lui le règne du vers libre. Quand il se convertit, avec les *Géorgiques chrétiennes,* il revient définitivement et presque sans retour au classicisme intégral, comme si cette discipline, à la fois intellectuelle et morale, allait toujours de pair. »

Il ne fut pas amené au catholicisme par le raisonnement froid, mais, en poète, par le cœur. Il semble que ce soit en se fondant, pour ainsi dire, dans l'humble nature, en se sentant sous la main de Dieu, comme les choses, qu'il s'est converti. C'est ce que dit bien le P. Lhande, en ces lignes :

« Ceux qui l'ont bien connu pourraient affirmer qu'il a dû en vérité cette grâce à une vraie prédilection divine. Que si l'on voulait rechercher les raisons secrètes de ces dons gratuits du Seigneur, peut-être les trouverait-on dans la douceur qu'éprouvait le poète à se sentir le frère et l'ami des êtres les plus humbles qui soient : « le petit âne en pantalon de coutil bleu », « le petit veau qu'on traînait tout à l'heure à l'abattoir », ou « le petit cordonnier naïf et bossu

Qui travaille devant de douces vitres vertes. »

Il accepte d'être tout cela et le déclare sans barguigner :

Et s'il faut tout dire, je te trouve un peu bête,
Comme le sont d'ailleurs presque tous les poètes. »

C'est sans doute pour mieux démontrer que les poètes sont bien ce qu'il vient de dire et pour renforcer l'humble aveu qu'il vient de faire, qu'il insère dans un de ses recueils le morceau que voici et que l'on n'aurait jamais rencontré chez

[2] Il communia le 7 juillet 1905. — Ses œuvres antérieures « ont çà et là, à travers leur paganisme parfois latent, un charme d'innocence, de naïveté, d'intuition, mais témoignent aussi d'un sensualisme faunesque. » (*Doc. Cathol.*, 5 déc. 1938, col. 1465). — Jammes est un converti de Claudel (cf. *Ami* 1921, p. 445).

nos grands maîtres du XVII^e, du XVIII^e, voire du XIX^e siècle. Il est tiré du *Deuil des Primevères* :

Je m'embête ; cueillez-moi des jeunes filles
et des iris bleus à l'ombre des charmilles
où les papillons bleus dansent à midi,
parce que je m'embête
et que je veux voir de petites bêtes
rouges sur les choux, les ails (on dit aulx), les lis.
Je m'embête.
Ces vers que je fais m'embêtent aussi,
et mon chien se met à loucher, assis,
en écoutant la pendule
qui l'embête comme je m'embête...

Que ce soit là de la poésie, que d'autres en tombent d'accord. Pour nous, la poésie est au-delà du vulgaire, du banal, de l'insignifiant. Elle n'est rien sans la vérité, sans la beauté, sans l'émotion qui, ne fût-ce qu'un instant, nous transporte plus haut que la platitude sans grâce d'une vie sans but et sans idéal. Cela ne veut pas dire qu'elle ne peut peindre ces états de dépression qui sont le tourment de nos existences. Mais il y a la manière. Il faut, même là et peut-être surtout là, le coup d'aile. Le P. Lhande cite ici ces vers de Verlaine :

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !...

Mais quelle distance entre ce quatrain et le passage cité plus haut de Jammes ! Quelle densité, quelle touche fine et délicate, quel bonheur d'expression ! Et le P. Lhande est au fond de notre avis, quand il écrit : « Nous qui avons bien connu le père de *Ma Fille Bernadette*, nous croyons profondément à sa sincérité, précisément à cause des gaucheries et, pour tout dire, des maladresses notoires dont il n'a même pas conscience... »

Il serait injuste pourtant de s'attarder à ces petits à-côtés d'un véritable génie. Jammes n'a pas su émonder. S. Paul disait : « *Omnia munda mundis*. Tout est pur pour les purs. » Jammes dirait volontiers de même : « *Omnia poetica poetis !* Je suis poète, tout ce que j'écris est donc poétique ! » C'est comme un pommier qui ne peut rapporter que des pommes, selon une comparaison qu'affectionnait Luther, parlant du salut par la foi sans les œuvres. Mais nous ne sommes pas luthériens ; nous ne croyons pas que les œuvres soient inutiles. Nous ne croyons pas davantage que le poète ne puisse produire que du poétique. Il ne doit nous offrir que la fleur de lui-même. Il doit faire toilette pour se montrer au public. Il y a chez Jammes des morceaux qui ressemblent à des visages pas rasés ni débarbouillés. Mais quand il s'est rasé de frais, qu'il est plaisant à voir ! Le P. Lhande cite, du recueil *La Vierge et les Sonnets*, ces vers exquis :

C'est Dieu que j'invoquais sur ma flûte rustique.
Il est venu par le doux chemin villageois,
Ainsi qu'un laboureur, tout au long d'un pavois
De campanule et d'angélique.

Que de charme encore dans cette strophe où le poète invite les oiseaux des champs à voleter autour de la *Petite communiante* :

au-dessus du sentier
où la petite enfant de l'humble métayer,
sans qu'elle ait à monter, porte le ciel en elle.

Il était échu à Francis Jammes une aubaine extraordinaire, qu'il attribuait volontiers à la faveur de S. Joseph, parce que la chose lui était arrivée à la suite d'une neuvaine à ce grand saint. On sait que la poésie ne nourrit guère son homme. Or, Jammes depuis longtemps n'était plus seul : il s'était marié, il avait eu de nombreux enfants. Expulsé de chambre en chambre par l'arrivée des petits qui envahissaient sa grande maison d'Orthez, il avait dû chercher un refuge dans les galetas et les soupentes. Il en parlait sans gêne à ses amis. Mais, au fond de lui-même, il ne laissait pas d'être parfois inquiet. Ce fut alors que S. Joseph répondit à son appel :

« Au moment où la maison d'Orthez, dit le P. Lhande, devenait visiblement trop étroite pour abriter toute la grande famille de Jammes, une généreuse dame de Hasparren avait légué sa belle maison, son joli château et ses propriétés à un homme de lettres ayant de nombreux enfants. De connivence, sans doute, avec un bienfaiteur averti, Jammes fut désigné pour bénéficier de la bonne aubaine. Et ce fut ainsi que, troquant le Béarn pour l'Eskual Herria, Jammes se trouva, du jour au lendemain, grand propriétaire du domaine d'Eyhartzia, sis en la noble bourgade de Hasparren, en pays de Labourd.

Déjà célèbre dans le monde entier, lauréat du grand prix de l'Académie française et à la veille, semblait-il, d'obtenir les suffrages définitifs de l'illustre Compagnie, Francis Jammes se retrouvait grand propriétaire terrien et, du même coup, s'octroyait généreusement le titre de « Grand Basque », le Basque le plus connu dans le monde et dans les deux Amériques.

Aussitôt, prêt toujours à se prendre au sérieux, il revendiquait de vagues alliances avec tout l'Euskadi et proclamait, du ton le plus convaincu : « Le sang des Etchegoyen coule dans mes veines ! »

Imagination des poètes, ce sont bien là de tes coups ! On peut même se demander si le domaine échu à Jammes ne prenait pas, à ses yeux, des dimensions plus grandes que nature, si bien que le P. Lhande lui-même y aurait été pris, car voici la description donnée par Martin du Gard :

« C'était un toit modeste qu'Eyhartzia, un étage et le rez-de-chaussée, de plain-pied sur un petit jardin de banlieue, avec, en façade, le salon et le bureau, séparés par un long couloir ; une métairie en dépendait, et cette petite propriété, Jammes l'avait reçue en héritage, un peu après la guerre, et à la suite d'une neuvaine qu'il avait faite à S. Joseph, d'une vieille et sensible dame qui unissait, dans l'admiration de son cœur, les familles nombreuses, la dévotion et la poésie. »

De là à faire de Jammes, nanti de cet héritage inespéré, un « grand propriétaire terrien », il y a, semble-t-il, de la marge.

Jammes, devenu descendant des Etchegoyen, n'oubliait pourtant pas son cher Béarn. Presque chaque année, il y retournait, au moins pour quelques heures, il allait flâner aux lieux de ses inspirations premières. Il a noté lui-même, en sa belle prose chantante, que de nombreux critiques ne craignent pas de préférer à ses vers, l'émotion qui le remplissait, en ces évocations de sa belle jeunesse :

« Je me suis rendu hier en mon Béarn bien-aimé, dans un domaine où le gave roucoule sous les tendres feuillages des rives. Une demeure antique s'élève là, que j'ai chantée jeune et vieux, et où maintenant je rencontre, long comme un peuplier de la Moselle transplanté, mon ami Martin du Gard. J'ai, lorsque je déjeune à Lendresse,

ce nid de volubilis bleus en face de ce coteau abrupt et presque impénétrable, où jadis s'engageait ma fougue de chasseur, l'ineffable impression que je récupère mes vingt ans. »

C'est sans doute à la suite d'une de ces visites qu'il a écrit :

Qu'est-ce que le bonheur ? Peut-être un vallon bleu
Dans lequel j'ai chassé, voici trente ans, le lièvre.
Que m'importent l'échelle d'or, les rouges lèvres :
Tout est vain qui n'a pas le grand calme de Dieu !

Devant sa mort, si humble et si simple, le P. Lhande évoque la dernière page d'un de ses romans, *Le Curé d'Ozeron*, et la scène de la douce agonie de Jean au moment de voir Jésus :

« Tu vas le voir bientôt aussi simplement que si une personne venait au-devant de toi... Non, Jean. Il n'a pas de dégoût pour les malades. Il est comme un malade et il a connu l'abandon... La soif que tu as du ciel, elle va être apaisée. L'eau du paradis est plus fraîche que celle du puits qui est dans la cour, près des noyers... Jean, fais place à Notre-Seigneur ! »

De son côté, Maurice Martin du Gard écrit, sur ses derniers instants :

« Il est mort, après s'être, sans hâte, préparé au départ, et avoir eu le temps de demander sur sa tombe ce simple titre : *Poète ;* ces simples dates : *1868-1938.* « Que Dieu me donne ta fin, ô don Quichotte, car je veux trépasser convenablement, lit-on dans *Pensées des Jardins.* Je veux mourir selon les rites catholiques après une existence de rêvasseries plus ou moins douloureuses. Je veux que le laurier bénit orne ma chambre, que l'on me regrette assez, mais pas trop, humainement, de telle façon que ceux qui m'auront connu le mieux, évoquent avec plaisir ma mémoire [3]. »

Bien longtemps auparavant, il avait écrit, dans la Préface de son livre *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, ces belles paroles qui devaient être le programme de sa vie :

« Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez. »

Le nom de Francis Jammes restera associé à celui de Paul Claudel, car ils représentent tous deux un magnifique renouveau de la poésie spécifiquement catholique.

II

Quelques jours plus tard que Francis Jammes, mourait, le 10 novembre 1938, un autre homme d'une célébrité toute différente et, si l'on peut dire, de signe tout contraire. Si Jammes était un rêveur, Ghazi Mustapha Kemal pacha Ataturk était par dessus tout un homme d'action. Si le premier remuait des sentiments et, à travers les sentiments, des âmes, le second remuait des hommes et, à travers les hommes, des institutions et des usages.

Les grandes revues ont toutes parlé, plus ou moins longuement, de la vie et de l'œuvre d'Ataturk. Nous retiendrons surtout ici la belle étude de Guy de Courson, *L'Œuvre d'Ataturk*, dans la *Revue de Paris* du 1er décembre, — l'attachante description de Noëlle Roger, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre, intitulée : *Anadolou*, — et enfin le portrait si vivant de « Kemal le victorieux », *Kemal the victorious*, par C. O. Cleveland, dans *Commonweal* du 25 novembre.

« Parmi les dictateurs de notre temps, écrit M. Cleveland, Kemal Ataturk a peut-être la plus forte personnalité. Derrière l'œuvre de Lénine, il y avait une idéologie et un parti dont l'histoire comptait déjà six décades. Il avait en outre la coopération d'amis et de camarades de son espèce. Mussolini de même et spécialement Hitler ont été entourés et aidés de compagnons doués de connaissances et d'une expérience remarquables, qui ont plus d'une fois influencé leurs décisions. En vérité, le Chef italien et le Chef allemand ont construit l'un et l'autre des mouvements qui, à plusieurs reprises, se sont révélés plus forts que leurs désirs. Kemal Ataturk fut un loup solitaire. La fanatique énergie avec laquelle il a brutalement détruit des traditions plusieurs fois séculaires lui fut complètement personnelle et ce fut sa conception propre que d'imposer la civilisation européenne à sa nation asiatique récalcitrante. »

Mustapha était né le 13 mars 1880, à Salonique. Son père, Ali Riza, y était fonctionnaire des douanes turques, et mourut jeune. Sa mère, Zubeida, était, dit-on, moitié albanaise moitié macédonienne. Si cela est exact, le futur réformateur de la Turquie n'était lui-même qu'à demi Turc. Son enfance s'écoula dans une atmosphère mélangée, à la fois grecque et turque, et au contact d'une importante population de Juifs levantins. Sa mère aurait volontiers fait de lui un iman [4]. Il fréquenta donc quelques mois le médressé, ou école coranique, mais il la quitta bientôt pour l'école laïque, puis pour le Prytanée militaire de Monastir, où son professeur de mathématiques, surpris de ses dons exceptionnels, le surnomma *Kemal*, qui veut dire « le Parfait ».

Mais il ne s'enferma point dans l'étude des sciences exactes. Son esprit ardent et impétueux se complaisait dans la lecture des livres français, il dévora Voltaire et Rousseau et s'enflamma pour la liberté. Son exaltation alla si loin qu'il s'évada de l'école militaire. Il y a là, dans sa vie, un trou de plusieurs années que ses biographes ne savent trop comment combler. Finalement, il se décida pour la carrière militaire et il entra à l'Académie militaire de Constantinople. Il y affirma de nouveau la vigueur de son esprit, mais également son goût de l'indépendance, son sens critique. Il menait par ailleurs une vie assez dissolue ; on le trouvait fréquemment parmi les turbulents habitués des maisons de plaisir du quartier cosmopolite de Galata.

Ses libertés de langage à l'égard d'un régime pourri, dont aucune tare ne lui échappait, le firent surveiller par la police secrète d'Abdul-Ha-

[3] Signalons les ouvrages en prose de Francis Jammes : *Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille* (1899) ; — *Almaïde d'Etremont ou l'histoire d'une jeune fille passionnée* (1901) ; — *Pomme d'Anis* et le *Roman du Lièvre* (1903) ; — *le Rosaire au soleil* (1917) ; — *Monsieur le Curé d'Ozeron* (1919) ; — *Cloches pour deux mariages* (1924) ; — *Le livre de saint Joseph* (1921) ; — *Brindilles pour rallumer la foi* (1925), sorte d'apologétique de la foi catholique, à la fois poétique et ingénieuse ; — *Les Robinsons basques* (1925) ; — *Trente-six femmes* (1927) ; — *Janot poète* (1928).

[4] L'iman est celui qui dirige la prière dans une mosquée.

mid. et il fut arrêté, le jour même où il était reçu à l'examen, pour un article imprudent publié dans un petit journal d'étudiants. Mais l' « ancien régime » turc était moins rigoureux que celui du futur dictateur « démocratique ». Lui qui devait, dans la suite, faire décapiter sans pitié les étudiants faisant de l'opposition, il fut traité avec mansuétude par les représentants du sultan et sa carrière militaire ne fut point brisée. On se borna à l'envoyer dans les régions les plus éloignées de la capitale : Arabie, Hauran, pays des Druses. Il créa en 1906, à Damas, une société secrète « Pour la Patrie et la Liberté ».

L'empire turc, traité d' « homme malade » depuis la guerre de Crimée, s'écroulait de lui-même. Un comité révolutionnaire s'était formé pour le régénérer, sous le titre *Union et Progrès*, dont les membres furent appelés « Jeunes-Turcs ». Kemal est affilié à ce Comité, dont pourtant il est loin d'approuver toutes les méthodes. La révolution de 1908 consacra le triomphe de son parti. On le trouve, vers cette date, en France, où il assiste aux manœuvres d'automne, puis à Salonique, où il séjourne jusqu'en 1911. Quand éclate la guerre italo-turque, en Tripolitaine, il est volontaire et gagne son grade de commandant à la victoire de Tobrouk. En 1913, il est désigné comme attaché militaire à l'ambassade turque de Bulgarie. On raconte qu'il y tomba follement amoureux de la fille du général bulgare Kovatchev et que, repoussé par elle avec dédain, il se jeta dans le jeu et la boisson, pour noyer son dépit.

Heureusement pour lui, la guerre balkanique vint à éclater et l'arracha au vice où risquaient de sombrer ses énergies. Il avait une vengeance à exercer. Sa passion intime coïncidait avec ses goûts militaires. Il eut la joie d'entrer en vainqueur à Andrinople. Il se révèle un admirable entraîneur d'hommes ; mais le haut commandement le trouve assez incommode, car il a ses idées à lui et ne les cache point. C'est ainsi que, lors de la Grande Guerre, il déplore la décision du gouvernement turc de se ranger aux côtés des Empires centraux, car il prévoit dès lors leur défaite finale. Il ne reste pas pour cela inactif. Il demande et obtient un poste dans l'armée, à Gallipoli. A Anafartalar, les 8 et 9 août 1915, il rejette les Anzacs à la mer [5], sauvant ainsi les Dardanelles. On l'emploie ensuite dans les coins difficiles : au Caucase, en Palestine, en Syrie. Mais ce qu'il avait prévu se produit : les Empires centraux sont vaincus. La Turquie avait misé sur le mauvais cheval. L'armistice de Moudros, en octobre 1918, consacre sa propre déconfiture. Epuisée par onze ans de guerre, la Turquie semblait finie.

Ce fut l'heure de Kemal, simple colonel pourtant. Il n'accepte pas que son pays s'abandonne. Il s'insurge contre la veulerie du sultan. Il quitte la capitale, débarque le 19 mai 1919 à Samsoun, où il lève l'étendard de la révolte. Au Congrès d'Erzeroum, le 23 juillet, puis à celui de Sivas, le 1er septembre, il définit son programme : la Turquie aux Turcs. Ce sera le « Pacte national ». Son grand argument est au fond la haine raciale. Les Grecs n'ont-ils pas obtenu des alliés la région de Smyrne ? Le traité de Sèvres, du 10 août 1920, ne doit-il pas consacrer l'effondrement et le dépècement de l'Empire ottoman ? Les alliés n'ont-ils pas occupé Constantinople, pour mieux imposer leurs volontés souveraines aux Turcs ?

Mais Mustapha Kemal ne consent point à cette déchéance de sa race. La tâche qu'il se donne est gigantesque ; elle ne l'effraie point. En avril 1920, il constitue en Assemblée nationale les députés qui ont fui, comme lui, la capitale déshonorée par l'occupation étrangère. Il oppose au sultan qui a capitulé la volonté de cette Assemblée qui est au fond la sienne. Il est élu Président de l'Assemblée révolutionnaire et généralissime de l'armée turque. Mais cette armée, où est-elle et que peut-elle ? C'est lui qui la fera surgir de terre, car l'armée et la flotte ont été démobilisées, les arsenaux et les magasins militaires sont vides. Dans toute l'Europe, il n'y a qu'une puissance qui daigne manifester sa sympathie à la Turquie agonisante : c'est la Russie, elle-même en ébullition et ne pouvant rien pour elle.

« A l'appel passionné de Mustapha Kemal, écrit Noëlle Roger, les paysans d'Anadolou [6] laissèrent leurs champs et leurs troupeaux ; le pays entier se levait, les femmes comme les hommes, elles transportaient les munitions ; une armée se forma, équipée tant bien que mal, grâce aux efforts de tous. »

Cette armée comprend des réguliers et des francs-tireurs ou *tchetés*. Kemal les instruit, les galvanise. Les Grecs, battus une première fois à *Inonu*, sous les yeux stupéfaits de l'Europe restée neutre, par Ismet Pacha, qui s'appellera désormais Ismet Inonu, — et qui vient de succéder à Kemal comme Président de la République turque, — sont écrasés, le 26 août 1922, par Mustapha Kemal sur la rivière Sakarya.

Dans une marche triomphale, le vainqueur les poursuit, les met en pleine déroute, les balaie jusqu'à la mer. L'Assemblée nationale, enthousiasmée, lui confère le titre de *Ghazi* (Victorieux) et le grade de maréchal. Une dernière victoire à Damlupunar, en 1923, délivre l'Anatolie des Grecs. Le traité de Sèvres, non accepté par Kemal, se trouve déchiré par les armes. Après de nombreuses intrigues et négociations, un armistice fut signé à Mudania. Ismet Inonu, de général devenu diplomate, vient régler à Lausanne avec les puissances européennes le sort de la Turquie ressuscitée.

Le 20 novembre 1922, Mustapha Kemal avait fait voter par l'Assemblée nationale la suppression du sultanat et la proclamation de la République. Le lendemain s'ouvraient les négociations de Lausanne, qui devaient aboutir, le 24 juillet 1923, à la signature du traité qui remplaçait les stipulations du traité de Sèvres. La Turquie reprenait un statut international et par là-même son rang de grand Etat ; les « capitulations » étaient définitivement abrogées, alors que le traité de Sèvres les avait rétablies au profit des Alliés.

Il restait à Kemal un dernier acte à accomplir, mais qui semblait le plus grave et le plus difficile de tous. Le sultan, déchu de son pouvoir politique, avait gardé son pouvoir religieux, en d'autres termes, le sultanat était détruit, mais il res-

[5] Ce mot était formé des initiales des mots suivants : *Australian-New-Zealand Army Corps*, et désignait le Corps d'armée composé des Australiens et Néo-Zélandais, chargé de l'attaque des Dardanelles.

[6] *Anadolou* est le nom véritable de l'*Anatolie*, nom moderne de l'Asie Mineure.

tait le khalifat. N'y avait-il pas un danger dans cette situation d'un khalife réduit à son autorité religieuse, mais qui pouvait si aisément être tenté de s'en servir — ou être poussé du dehors à le faire — pour reconquérir la puissance qu'il avait perdue ? Mais que dirait le monde musulman, que diraient les 300 millions de croyants répartis dans tout l'univers, si Mustapha Kemal, le libre-penseur, osait porter la main sur une institution millénaire ? Et pourtant, un beau jour, il se décide, et en mars 1924 le khalife est réveillé brusquement dans son lit, placé dans une auto qui le transporte jusqu'à une petite gare de la banlieue de Stamboul, et jeté dans un train qui le déposera de l'autre côté de la frontière. Il n'aura pas de successeur et les membres de la dynastie sont, à perpétuité, bannis de la République turque. Par cet acte audacieux, il était réglé que la République nouvelle serait laïque.

Contre toute attente, le monde musulman ne réagit d'aucune façon contre ce geste inouï. Dès lors, la route était ouverte devant Kemal.

Il avait établi sa capitale à Ankara, vieille capitale, délaissée depuis bien longtemps pour la merveilleuse cité du Bosphore.

La ville élue par lui ne comptait alors que 20 000 habitants et demeurait enfermée dans ses remparts byzantins. « Autour d'elle, dans un vaste cercle de montagnes désertiques, une étendue aride et malsaine : point d'arbres, point d'eau. » On pouvait se demander comment cette modeste bourgade médiévale pourrait devenir une capitale moderne. Où logerait-on les députés, les ministres, les grandes administrations ? Mais il suffit à Mustapha Kemal de dire : « Je veux ! » et la ville nouvelle sortit de terre.

« Des palais, des banques, des instituts, des musées, l'université, des maisons, des boulevards. Les installations les plus modernes, selon les plus récentes formules : toute l'expérience, tous les tâtonnements des villes européennes utilisés. Et bientôt, la terre assainie, la malaria vaincue. En 1929, l'eau était mesurée à chaque habitant. Le directeur de l'Ankara Palace, un Vaudois, se désolait parce que les somptueux cabinets de toilette en marbre blanc ne pouvaient offrir aux hôtes que des baignoires presque vides. Il dépensait quotidiennement 25 francs-or pour le parcimonieux arrosage d'un carré d'herbe. Par les étés torrides, les transplantés d'Istanbul (Constantinople) rêvaient aux Eaux douces, aux fontaines, aux jardins de la capitale abandonnée, ce paradis qui n'était plus au cœur de la Turquie. Les ambassades hésitaient à déménager ; seuls les drapeaux de l'Allemagne et de la République des Soviets flottaient sur l'avenue de Çankaya [7]. On découvrit des sources aux environs, en creusant le sol jusqu'à 14 mètres de profondeur. Mais elles se révélèrent insuffisantes. Et la population augmentait continuellement. »

Seul, Kemal ne se décourageait pas. Il entendait faire fleurir les jardins et pousser les forêts.

Et il a réussi. La solution du problème était simple, mais son exécution gigantesque : il s'agissait de capter les eaux divagantes du Chibouk Sou. Un audacieux barrage a été construit en amont d'Ankara, qui endigue les crues de la rivière, en rassemble les branches diverses, crée un lac artificiel dont les eaux captives obéissent à la volonté et aux besoins des hommes. La ville en a été transformée.

« Aujourd'hui, écrit Noëlle Roger, c'est à peine si nous avons reconnu Ankara. Les arbres, le long des boulevards, ont grandi. Le sourire des jardins transfigure les maisons neuves. A droite et à gauche de l'avenue qui monte à Çankaya, les palais des ambassades s'enveloppent de feuillages. Le miracle s'est produit. Désormais, l'eau afflue dans les baignoires et sur les pelouses. La capitale se désaltère tout à son aise et arrose ses jeunes forêts, sa coquetterie et son luxe de prédilection. »

Et cet exemple a ouvert des horizons pour le reste de l'Anatolie. Les terres y seraient fertiles si on leur donnait de l'eau. L'avenir de l'agriculture y est subordonné au problème des arrosages. Kemal a donné le signal et l'impulsion première :

« En 1925, il achetait aux environs d'Ankara, pour installer une ferme, 2000 hectares de steppe et de marécages où ne poussaient qu'un poirier et quelques misérables saules. Actuellement, le domaine, paradis de verdure et de fleurs, compte 15.000 hectares, six millions d'arbres, des troupeaux nombreux, des ruches, des vignobles, des cultures perfectionnées (l'Australie et le Canada recherchent ses blés), une laiterie, une brasserie, une école primaire pour les enfants du personnel, des bois, des jardins. Cette ferme bâtie en plein désert et devenue un centre d'éducation rurale, Ataturk l'a donnée au peuple : n'est-ce pas le symbole des patientes victoires promises à ceux qui ont la foi ?... »

C'est que Kemal place au-dessus de tout les paysans d'Anatolie. « Les paysans sont nos maîtres..., » aimait-il à dire. Il voit en eux le type de la civilisation du caractère : désintéressement, probité scrupuleuse, le vol considéré comme une honte, respect des fils pour le père et la mère, à tel point que le fils ne fumera jamais devant son père, vertu d'hospitalité restée en grand honneur, fidélité à la parole donnée, soumission et discipline.

Le Président a voulu que chaque cultivateur possède assez de terre pour vivre, une paire de bœufs ou de chevaux. Il veut qu'on lui apprenne à améliorer ses cultures, qu'on l'aide à fertiliser ses pauvres sillons, pour en extraire des récoltes abondantes.

Mais le souci de l'agriculture n'a pas empêché celui de l'industrie nationale.

Mustapha Kemal s'est préoccupé de mettre en valeur les richesses minérales considérables que recèle le sol de son pays : manganèse, silicate de magnésie, plomb argentifère, soufre, et surtout chrome dont la Turquie fournit 40 % de la production mondiale et dont l'exportation a passé de 29.000 tonnes à près de 120.000. Il y a naturellement aussi de la houille, de la lignite. Par contre, les nombreuses prospections faites jusqu'ici n'ont pas permis de découvrir des nappes de pétrole. La valeur de la production industrielle turque atteindra bientôt un montant d'environ 400 millions de livres turques, soit presque 12 milliards de nos francs [8]. La balance commerciale n'a cessé d'être positive : la Turquie exporte plus qu'elle n'importe. Depuis deux ans, l'excédent des exportations est de l'ordre de 25 millions de livres turques. Le montant total des échanges commerciaux, en

[7] L'ambassade de France a inauguré son palais à Ankara, en mars 1933.

[8] La livre turque vaut autour de 29 francs.

1937, fut de 252 millions de livres. Les finances publiques ont été sagement conduites, bien que l'ampleur des dépenses d'équipement du pays se soit traduite par des charges fiscales si considérables que la génération actuelle puisse se regarder comme sacrifiée à l'avenir du pays.

Comment la population de la République [9] a-t-elle accepté tout cela ?

Pour le comprendre, il faut envisager non plus l'œuvre matérielle de Kemal, mais son œuvre morale. Il n'a pas seulement transformé le pays, il a transformé les mœurs, les usages, la religion, les traditions, en un mot l'âme turque elle-même. Il y a peu d'exemples d'une révolution aussi radicale, aussi profonde, aussi complète et aussi rapide. Le rayonnement de la volonté du Ghazi, consacré par la victoire et par la libération du pays, a suffi pour tout obtenir du peuple. Les vieux se sont résignés, les jeunes ont applaudi aux réformes les plus hardies, tous ont suivi sans hésiter et aveuglément. Les quelques tentatives de réaction qui se sont produites soit dans la région de Smyrne, soit dans le Lazistan (environs de Trébizonde), ont été réprimées avec énergie et promptitude. Il n'y eut d'insurrections proprement dites que dans le Kurdistan, demeuré féodal ; Kemal en eut raison par les armes. Toute résistance a donc été brisée.

Mais comment dire l'immensité de la réforme ? Il ne faut pas la considérer seulement dans ses détails extérieurs, encore que cela soit le plus frappant à première vue. Le principe fondamental de la civilisation turque a été démoli. Elle reposait sur le Coran ; elle repose désormais sur la Loi, qui s'est exprimée en des Codes modernes, inspirés surtout de la législation suisse. Les écoles coraniques ou médressés, les couvents musulmans, les tribunaux du « Chéri » ou « Chériat » appliquant la jurisprudence issue des préceptes de Mahomet, ont été supprimés et cette jurisprudence sévèrement interdite. Kemal répudie tout le passé religieux de son peuple, et il ne met rien à la place. Les usages religieux restent libres, en tout ce qu'ils n'ont pas de contraire à la Loi, mais il y a ce que nous appellerions une séparation complète de l'Eglise et de l'Etat.

Voilà pour le principe. Et voici les applications de détail. On ne compte plus les années selon l'hégire du prophète, mais selon l'ère chrétienne. La Turquie de Kemal adopte notre calendrier, notre manière de compter les années, les mois, les heures. Le dimanche chrétien a remplacé le vendredi comme jour de repos légal. Le système métrique a été substitué aux anciennes mesures. Plus de harems, plus de voiles dissimulant les visages féminins. La polygamie est interdite. La femme n'est plus reléguée au gynécée ; elle est devenue l'égale de l'homme, avec le droit de vote et d'éligibilité. On trouve des femmes dans toutes les professions : avocat, magistrat, professeur, député ; il y a même, dans l'armée, une aviatrice de guerre. Le fez a cessé d'être la coiffure nationale, distinguant le Turc de l'étranger. En un mot, toutes les barrières qui séparaient la civilisation turque des civilisations occidentales européennes ont été détruites.

Allant plus loin encore, s'il se peut, Kemal a imposé l'emploi de l'alphabet latin pour remplacer les caractères arabes. Ses conseillers, effrayés, lui demandaient cinq ans pour cette réforme. « Je vous accorde deux ans, répondit-il, mais dans six mois elle sera faite. » Tous les Turcs, jeunes et vieux, ont dû réapprendre à lire dans les écoles populaires. Pour les encourager, le Ghazi lui-même voulut faire la classe à de petits paysans. L'effet fut foudroyant. L'instruction fut soumise à une refonte totale, l'Université réorganisée par un professeur genevois, l'enseignement secondaire amélioré par des professeurs français, tous les villages dotés d'une école primaire. La musique orientale céda la place à la musique européenne, des conservatoires furent créés dans ce but.

Au point de vue de l'état civil, tous les Turcs ont été soumis à l'obligation de choisir un nom de famille et de se faire régulièrement inscrire sous ce nouveau nom. C'est alors que Kemal prit lui-même le nom que la voix publique lui avait décerné d'*Ataturk — Père des Turcs*, — nom qu'après sa mort on vient de donner à la capitale, Ankara ou Angora.

Dans le domaine strictement religieux, des changements profonds ont aussi été introduits : non seulement le Coran a cessé d'être le fondement de la civilisation turque, mais les usages les plus invétérés ont été bouleversés, dans la pratique quotidienne de la religion. Il ne fut plus exigé de quitter sa chaussure en entrant dans la mosquée. Les fonctionnaires n'ont plus été obligés, en entrant en service, de prêter serment par Allah, mais sur l'honneur turc et sur la patrie. Les chaises ont été introduites. La musique est permise durant les offices. Le sermon arabe a été interdit ; pour le remplacer, les imans ont reçu l'ordre de lire ou d'utiliser, en l'adaptant à leur auditoire, un livre de sermons publié par le ministre de l'Education nationale. Ces sermons, d'inspiration semblable à ceux du fameux « évêque du Reich », Müller, c'est-à-dire animés d'esprit positif, ne considèrent plus le Coran comme une Ecriture surnaturelle, fournissant une révélation indiscutable et divine, mais comme une philosophie dont on peut accepter tout ce qui peut s'adapter à la vie moderne, en rejetant tout le reste. Les fidèles sont invités à remplir courageusement leurs devoirs de bons citoyens, en toute honnêteté et avec un fervent patriotisme. Par là, le mahométisme turc s'est séparé du mahométisme mondial, de la façon la plus nette. Il est devenu national et *raciste*. Toutefois, le racisme d'un Kemal n'est exclusif d'aucune autre race et n'en persécute aucune. Kemal a trouvé un professeur d'Université, tel que Zia Bey, pour affirmer audacieusement que la vieille culture méditerranéenne était d'origine turque. Pour cela, il a établi, sans vergogne, que les Hittites étaient les ancêtres des Turcs, et que les Grecs leur avaient emprunté toute leur civilisation. Les professeurs plus sérieux, comme Krœpülü Sade Fuad, qui ont tenté de protester contre ces fantaisies archéologiques et qui ont accusé Zia Bey de charlatanisme, ont été dénoncés comme des ennemis de la race turque et comme de mauvais patriotes.

[9] Cette population est estimée à 18 millions d'habitants pour 750.000 k² de superficie.

Telle a été l'œuvre révolutionnaire de Kemal Ataturk. En quinze ans, il a déraciné les mœurs ancestrales, bouleversé les coutumes, détruit l'ancien régime et construit une Turquie nouvelle. Et tout cela, il l'a fait, en général, sans violence, en se défendant d'être un dictateur, en prétendant se servir des méthodes démocratiques. Et il est vrai qu'il usait le moins possible de la force. Son prestige personnel, l'amour et le concours libre de ses concitoyens ont suffi à tout. Ses directives étaient suivies sans objection par tous. Il a même trouvé que l'obéissance était trop générale et trop empressée et il a essayé, il y a quelques années, de ressusciter un parti d'opposition, comme cela existe dans toutes les démocraties qui se respectent. Mais l'essai ne réussit pas, le chef de l'opposition, Fetih Bey, fut envoyé en ambassade et on ne parla plus du parti libéral qu'il dirigeait.

Noëlle Roger décrit ainsi cet homme extraordinaire, dans son train de vie quotidien :

« Sur la colline de Çankaya, une maison ample et simple, longue façade rose portée par de grêles colonnes, toute proche de la vieille demeure des premiers jours... De son jardin, habité de lions hittites étendus autour d'une pièce d'eau, dressés parmi les fleurs, le plus noble gardant le seuil, Mustapha Kemal peut contempler la ville qu'il a créée ; elle s'inscrit sur le velours brun de la plaine, écrin trop vaste, dans le cercle immense des montagnes.

Auprès de la maison, des allées de roses, des bosquets d'essences diverses. Un bassin d'azur colore en bleu la salle où nous déjeunons. L'eau, les fleurs, les arbres, les évocations du passé, tels sont les luxes que préfère la résidence de Çankaya

La porte du grand salon revêtu d'étoffes bleues et blanches s'est ouverte et le Président paraît. Il sourit, la main tendue ; d'un geste il indique les fauteuils ; il offre des cigarettes ; il s'asseoit. Et le monde s'abolit autour de sa personne. Grand, mince, les cheveux à peine grisonnants, le teint coloré d'un homme qui aime le plein air, la bouche très fine, des yeux bleus-gris-foncés, pénétrants, sous les épais sourcils. Comment évoquer l'éclat de ces yeux, le secret dynamisme de cet être, et ce pouvoir de persuasion ?

— J'étais son adversaire, m'avouait un haut personnage. Il a suspendu mon journal et j'étais condamné. Mais il m'a fait venir : deux heures de conversation... et je lui appartiens corps et âme.

— Si seulement j'avais pu parler avec eux ! soupira Mustapha Kemal, en apprenant que des criminels qui avaient tenté de l'assassiner étaient condamnés à mort.

Sa présence, son regard, sa parole suffisent à convaincre les plus hostiles, lui assurent tous les dévouements. Transformer ses ennemis en adeptes fidèles, n'est-ce pas la plus précieuse et la plus rare prérogative d'un chef ? Lui-même a dit : « L'autorité doit s'établir non par la force, mais par la voix du cœur... » La voix du cœur... Le peuple l'entend toujours. Heureux les pays qui ont quelqu'un à aimer !... »

De fait, à la différence de certains autres dictateurs contemporains, Kemal n'a jamais usé de grandes démonstrations spectaculaires. Lui, qui était soldat de carrière, il a quitté l'uniforme militaire, au lendemain de la Grande Guerre, après la défaite des Grecs, et il ne l'a plus repris. Il a cependant volontiers posé devant les photographes et les peintres. Si l'on traverse la Russie soviétique, l'on trouve partout la même gravure de Lénine ; tout au plus trois ou quatre variantes. En parcourant la Turquie, on rencontre par douzaines les portraits différents d'Ataturk. N'oublions pas que la seule existence de ces photos est un scandale pour l'Islam, sans parler de la statue de Kemal en plein Stamboul, car le Coran interdit la reproduction des traits humains : antique vestige de l'hérésie iconoclaste. Mais ce qui est pire que ces reproductions, c'est le costume arboré par celui qu'elles figurent. On ne trouve que rarement, dans ces portraits, le costume militaire ; la plupart du temps, Kemal est en habit strictement européen, redingote, frac, habit de soirée, chapeau. Et c'est sous cet aspect qu'il trône dans les plus humbles demeures turques, symbole de la destruction du passé ottoman.

La question qui se pose, maintenant qu'il est mort, est de savoir si son œuvre lui survivra. Il le croyait fermement, car il a dit un jour : « Il y a deux Kemal, l'un périra, mais l'autre vivra toujours pour la nation ! »

M. Guy de Courson, qui a écrit l'article de la *Revue de Paris* cité ici, le croit également et il en donne les raisons suivantes :

« Tout d'abord, le temps a joué en sa faveur : le kemalisme vient, en effet, de fêter, le mois dernier, son XV[e] anniversaire ; les Turcs qui arrivent aujourd'hui à l'âge d'homme ont été élevés dans les idées nouvelles ; ils ne connaissent déjà plus les caractères anciens ; ils sont incapables de lire le Coran dans la langue du prophète ; ils ont échappé à l'enseignement des médressés, des séminaires musulmans ; à l'école comme à la caserne, leurs maîtres ne leur ont plus parlé de Dieu, mais du Ghazi et de son œuvre glorieuse. Or, ce sont les jeunes qui sont l'espoir des révolutions.

Une autre raison de croire en la stabilité du régime est que le Turc, jusqu'ici presque exclusivement fonctionnaire et militaire, a dû, par la force des choses, depuis l'avènement du kemalisme, s'initier à des métiers qui, précédemment, étaient, en fait, monopolisés par les éléments minoritaires et par les étrangers. Il est devenu banquier, industriel, commerçant, artisan. De nouvelles couches sociales, une classe moyenne, se sont formées dans ces dernières années ; des assises solides ont été ainsi posées sous les fondations du nouveau régime.

Par ailleurs, la fierté nationale qui anime le Turc d'aujourd'hui ne peut que consolider l'œuvre de la Révolution : on lui a appris que ses ancêtres étaient les Hittites et les Sumériens, qui relèvent presque de la préhistoire, et que les civilisations grecque et romaine étaient filles de la civilisation turque ; de l'histoire contemporaine de son pays, il ne connaît que la période ascensionnelle, celle des victoires diplomatiques et militaires du Ghazi, celle des réformes dont le succès éclatant est la meilleure justification du régime.

Enfin, la délicate question de la succession d'Ataturk vient d'être résolue dans le sens le plus conforme au vœu de la nation. C'est en effet au général Ismet Inonu que la grande Assemblée nationale unanime a transmis le flambeau de la Révolution. »

Ismet Inonu fut intimement associé à Kemal durant les quinze années de la Révolution, encore qu'il ait été séparé de lui, dans les derniers mois, pour quelques divergences de vue secondaires. Il avait été son bras droit, son principal ministre et son plus intime collaborateur. Il continuera sûrement la tâche commencée, même s'il doit, sur certains points, adopter des lignes de conduite un peu différentes, notamment en politique extérieure.

Notons toutefois, avant de terminer cette brève étude, qu'il serait très inexact de représenter Ataturk comme un protagoniste de l'athéisme. « En Turquie, remarque fort justement Noëlle Roger,

chaque citoyen est libre d'adorer Dieu selon le rite qui lui est cher, de pratiquer la religion de ses aïeux, d'expliquer à ses enfants les motifs de sa foi. La République n'a pas déclaré la guerre aux croyants. Près des maisons neuves que l'on offre à toutes les familles turques nées à l'étranger et que l'on rapatrie sur les hauts plateaux, on construit une école et on construit une mosquée. »

Il est pourtant incontestable que le problème religieux demeure l'inconnue de l'avenir turc. La nation vivra-t-elle longtemps dans le vide spirituel créé par la Révolution kemaliste, ou bien l'âme religieuse d'un peuple jadis si fanatique fera-t-elle tôt ou tard explosion de nouveau ? C'est ce que l'histoire dira [1].

III

Par une rencontre singulière, peu de jours avant la mort d'Atatürk, la *Revue de Paris* (1er nov. 1938) avait donné une traduction du récit, par le célèbre historien allemand Stefan Zweig, de la prise de Constantinople, le 29 mai 1453.

Cela nous reporte à près de cinq siècles en arrière et nous met en face de l'un des plus illustres conquérants turcs, Mahomet II.

Le 5 février 1451, un messager secret était accouru auprès du fils aîné du sultan Mourad, Mahomet, alors âgé de 21 ans, et lui avait annoncé la mort de son père. Sans perdre un instant, le prince saute sur un pur-sang, sans avertir son entourage, franchit d'une traite les 120 milles qui le séparent du Bosphore, traverse le détroit et débarque à Gallipoli. Là, il révèle à ses fidèles la mort de Mourad, réunit une troupe d'élite, la conduit à Andrinople et se fait proclamer sultan ; puis, pour écarter toute compétition, il fait noyer dans son bain son unique frère, encore mineur, et, pour faire disparaître un témoin gênant, il envoie à la mort l'assassin à gages qui a exécuté ses ordres.

A la nouvelle de l'avènement de Mahomet, dont l'ambition est déjà connue, Byzance se remplit d'effroi. Cent espions lui ont appris que ce jeune homme, avide de gloire, s'est juré de prendre la vieille capitale chrétienne et que, malgré sa jeunesse, il passe ses jours et ses nuits à dresser des plans dans ce but.

« Tous les rapports sont aussi unanimes à rendre hommage à l'extraordinaire valeur militaire et diplomatique du nouveau padicha. Mahomet est à la fois pieux et cruel, emporté et dissimulé ; c'est un érudit, un ami des arts, qui lit César et les biographies des Romains dans le texte, et, en même temps, un barbare sanguinaire. Cet homme, aux yeux intelligents et mélancoliques, au nez de perroquet tranchant et effilé, donne la preuve qu'il est un travailleur infatigable, un hardi soldat, un diplomate sans scrupule ; et toutes ses forces redoutables convergent vers une même idée : surpasser les prouesses de son grand-père Bajazet et de son père Mourad, qui apprirent à l'Europe à connaître la puissance militaire de la nouvelle nation turque. Donc, on le devine, on le sait, son premier objectif sera Byzance, cet ultime joyau de la couronne de Constantin et de Justinien. »

Du reste, cette ville n'a presque plus de territoire. On traverse son domaine en trois heures de marche. Elle est une tête sans corps. Le *basileus* ou empereur n'en possède même qu'une partie, — l'actuelle Stamboul, — car Galata appartient aux Génois. Les Turcs se sont emparés de tout le pays situé derrière les remparts. Ce qu'on appelle Byzance n'est plus qu'une gigantesque enceinte entourant des amas de maisons, des palais, des églises. Son dernier maître, Constantin Dragasès, n'est plus qu'une ombre de souverain. Pourtant Constantinople représente, pour la chrétienté entière, de si glorieux souvenirs, qu'elle s'unira peut-être pour la défendre et la sauver des infidèles. Constantin l'a compris. Il expédie message sur message au pape, à Venise, à Gênes. Il réclame des galères, des soldats, du secours. Mais Rome et Venise hésitent. Les dissensions entre latins et orthodoxes subsistent. Sans doute, récemment, le Concile de Florence a consacré la réunion des Eglises ; malheureusement cette tentative d'union, faite sous le signe du péril turc, n'a pu triompher des préventions grecques : les synodes refusent d'appliquer les traités. A cette minute seulement, Byzance, en implorant une prompte assistance, proteste de sa soumission doctrinale envers le pape. Rome alors équipe plusieurs galères, les charge de soldats et de munitions et envoie un légat pour la réconciliation de l'Orient et de l'Occident.

A l'arrivée de ce convoi, en décembre 1451, l'imposante cérémonie se déroule dans la somptueuse basilique de Sainte-Sophie. Constantin est là, entouré de tous les dignitaires de l'Empire. L'union est proclamée. Devant l'autel, le légat Isidore et le patriarche Grégoire célèbrent fraternellement la messe. Pour la première fois depuis bien des années, le nom du pape est lu au canon.

Mais la passion reste plus forte que la raison et la nécessité. Il ne manquait pas de Grecs pour dire : « Plutôt être Turcs que Romains ! » Pendant que les fidèles unissaient leurs cantiques dans Sainte-Sophie, le moine Gennadios tonnait, de son couvent, contre les Latins, et les accusait de trahir les traités. Les prêtres grecs sont aigris, le clergé latin est défiant. D'un côté, on trouve les secours militaires envoyés bien mesquins, de l'autre on craint de les avoir accordés encore trop abondants à des gens sans foi.

Cependant Mahomet mûrissait son plan. Comme font tous les despotes, il cachait son jeu, jusqu'à l'achèvement de ses préparatifs. Il avait accueilli les ambassadeurs de Byzance avec de bonnes paroles. Il avait juré solennellement, sur Allah et son prophète, de respecter les traités en vigueur ; mais dans le même temps il signait des traités de neutralité avec les Hongrois et les Serbes, pour trois ans, et il assurait ses derrières. Puis, ayant hautement affirmé sa volonté de paix, il provoqua la guerre, au jour marqué par lui. Sans avertissement, sans justification, il ferma le passage des détroits, par où Byzance se ravitaillait en blé, en

[1] Il ne sera pas inutile, pour atténuer certaines appréciations trop bienveillantes des articles analysés ci-dessus, de se reporter à l'article du P. Jalabert dans les *Etudes* du 5 décembre 1938. L'auteur y résume ses articles précédents sur Mustapha Kemal (20 nov. et 5 déc. 1936, p. 433-450 et 595-613 ; 5 février 1937, p. 289-312), où il a retracé avec maîtrise la carrière de Kemal, sans voiler certaines cruautés de ses réformes, ni la laïcisation forcenée imposée à la Turquie.

En 1924, p. 245-48, et en 1930, p. 714-18, l'*Ami* avait déjà présenté le Ghazi et mentionné aussi son œuvre laïcisatrice qui a ruiné les écoles françaises en Turquie, où les religieux n'ont même plus le droit de porter leur costume. Cette politique de laïcité scolaire était la suite logique du traité de Lausanne et de l'abolition des Capitulations (cf. P. Jalabert, « L'avenir des écoles françaises en Turquie », *Etudes*, 20 février 1924, p. 420-39).

faisant construire une forteresse à Roumili Hissar. sur le littoral européen, à l'endroit le plus resserré du passage. Par son ordre, dix mille terrassiers y débarquent durant la nuit, en violation des traités, qui stipulaient que la côte européenne ne devait pas être fortifiée. Ces ouvriers, appuyés par des troupes, se mettent à piller le voisinage pour leur subsistance, à démolir les maisons et même une église (Saint-Michel) pour en prendre les matériaux. Mahomet en personne dirige leurs travaux. Byzance, impuissante, se voit interdire la mer Noire. Ses navires sont bombardés en pleine paix, dès qu'ils essaient de passer. Dès lors, les voiles sont déchirés : c'est bien la guerre.

En août 1452, Mahomet réunit ses pachas et ses agas [2] et leur annonce son dessein de prendre Constantinople. Sans perdre un instant, il envoie des hérauts dans toutes les provinces pour y convoquer les hommes valides. Le 5 avril 1453, une immense armée ottomane inonde subitement la plaine de Byzance et vient en battre les murs.

Mahomet, en grand costume, chevauche à la tête de ses troupes et fait dresser sa tente en face de la porte de Lykas ; mais avant de planter son étendard devant son quartier-général, il fait dérouler son tapis de prière, se place dessus, les pieds déchaussés, incline trois fois son front jusqu'à terre dans la direction de la Mecque, et prononce une prière que toute l'armée, derrière lui et dans la même posture, répète ardemment, pour demander à Allah la victoire.

La force de Byzance était uniquement dans ses remparts. Bien que très élevés, les murs qui font face à la mer, soit sur la Corne d'Or, soit sur la mer de Marmara, sont inférieurs aux formidables constructions de Théodose qui défendent la cité du côté du continent. Cette muraille se déroule sur une longueur de sept kilomètres :

« Crénelée, protégée par des fossés, gardée par d'énormes tours rectangulaires, édifiée sur trois rangs parallèles, complétée et restaurée par chaque empereur byzantin, cette enceinte majestueuse réalise, à cette époque-là, le type achevé de la citadelle imprenable. De même qu'ils ont résisté aux assauts furieux des hordes barbares et des armées turques, ces blocs de pierre se rient de toutes les machines de guerre inventées jusque-là : béliers et même boulets des plus récents mortiers et couleuvrines sont sans effet sur ces fiers remparts. Aucune ville d'Europe n'est plus solidement à l'abri que Constantinople derrière la muraille de Théodose. »

Mahomet ne se fait pas illusion. Les moindres détails des fortifications lui sont connus ; ses ingénieurs ont tout étudié, tout dessiné pour lui ; tous ont estimé que l'on ne pouvait rien sur ces murs avec les engins connus.

Il faut donc trouver autre chose, il faut construire des canons plus forts, portant plus loin, fabriquer des boulets plus durs, plus destructeurs que ceux que l'on possède, bref, inventer une artillerie nouvelle. Mahomet se déclare décidé à payer n'importe quel prix ce qu'on lui présentera à cet effet.

Son offre est tentatrice. De fait, un homme vient lui apporter ses services. C'est un Hongrois, un nommé Orbas ou Urbas, un fondeur de canons. Sans doute, il est chrétien et il a déjà sollicité les faveurs de Constantin, en lui faisant part de ses inventions. Mais dans son âme l'appât du gain est plus fort que le sentiment religieux. Il se déclare prêt à couler pour Mahomet une pièce telle que l'on n'en a jamais vu, à condition que l'on mette à sa disposition les moyens nécessaires. Le sultan lui donne tous les ouvriers qu'il demande, lui ouvre tous les crédits. Des centaines de chariots amènent du bronze à Andrinople. Après trois mois d'efforts inouïs, le fondeur, grâce à des procédés secrets de durcissement, arrive à construire un moule d'argile spécial dans lequel est coulé ensuite le métal en fusion. Le plus formidable canon que le monde ait connu jusque-là sort du moule, parfaitement réussi.

Mais avant de l'essayer, des hérauts parcourent la ville d'Andrinople, pour avertir les femmes enceintes de ne pas avoir peur. Puis, la gueule enflammée du monstre vomit un énorme boulet de pierre, dans un fracas terrible, et démolit une muraille. Mahomet, convaincu, ordonne aussitôt qu'on lui construise une artillerie du même calibre.

Il reste pourtant un problème à résoudre : comment amener ces « catapultes » d'un nouveau genre, — comme les appellent les écrivains grecs terrifiés, — sous les murs de Byzance ? Tout un peuple est attelé à la tâche. Le transport dure deux mois. Des cavaliers courent devant pour surveiller les passages. Des terrassiers aplanissent le parcours. Cinquante paires de bœufs sont attelées à une file de chariots sur les essieux desquels se trouve répartie la charge du tube colossal. L'époque romaine avait vu semblables scènes pour le transport des obélisques égyptiennes dans la capitale du monde.

« Deux cents hommes soutiennent de chaque côté la lourde masse que son propre poids fait basculer, tandis que cent cinquante forgerons et charpentiers sont constamment occupés à changer et graisser les roues de bois, consolider les étais, à construire des ponts. On conçoit que l'interminable caravane, qui n'avance qu'au rythme lent des bœufs, ne puisse se frayer un chemin que pas à pas à travers la montagne et la steppe. Etonnés, les paysans accourent des villages et se signent sur le passage du monstre, que, tel un dieu, ses prêtres et ses serviteurs transportent d'un pays à l'autre. »

Et bientôt il a des frères, sortis de la même matrice d'argile. Une volonté plus qu'humaine a vaincu tous les obstacles. Vingt, trente colosses semblables viennent braquer leur gueule effrayante autour de Byzance... L'artillerie lourde fait son entrée dans le monde. C'est le duel du projectile contre la cuirasse, de l'arme offensive contre l'arme défensive.

Les canons géants tonnent, et chaque coup entame la puissante muraille. Au début, on ne peut tirer que six ou sept coups par jour ; mais Mahomet installe, avec le temps, tous ses engins. Chaque boulet creuse son trou dans la maçonnerie séculaire. En vain les assiégés comblent les brèches chaque nuit avec des palissades de bois et des ballots d'étoupe. La foi dans l'invulnérabilité de l'enceinte est brisée. Les 8.000 défenseurs de la cité voient approcher avec angoisse l'heure fatale où les 150 000 assaillants s'élanceront à l'attaque des fortifications endommagées. Dans les églises, les femmes et les enfants restent tout le jour en prière. Au sommet des tours, les guetteurs regardent au

[2] Le mot *pacha* est un titre d'honneur accordé aux officiers supérieurs ou gouverneurs de provinces ; le mot *aga* désigne les officiers subalternes.

loin la mer de Marmara, sillonnée de navires ottomans, espérant l'arrivée des galères papales et vénitiennes.

Le 20 avril 1453, à trois heures du matin, un signal s'allume sur les remparts. On a aperçu des voiles au loin. Trois grands vaisseaux génois, escortant un navire byzantin plus petit, chargé de blé, s'avancent poussés par la brise. Toute la population se précipite pour les contempler. Mahomet, en rage, se jette à cheval et galope follement vers le port turc, pour donner l'ordre de les arrêter à tout prix. La flotte ottomane compte 150 navires, mais plus petits que les adversaires. Ils se pressent autour des navires chrétiens, mais ceux-ci, favorisés par le vent, les bousculent et, parmi les projectiles et les injures, cinglent vers la fameuse chaîne tendue entre Byzance et Galata. Déjà la chaîne descend en cliquetant, pour leur laisser le passage. Mais brusquement le vent tombe. Les quatre navires sont immobilisés. Les galères ennemies les entourent, s'agrippent à leurs flancs, tels que des chiens autour d'un cerf aux abois. La bataille est affreuse. Les Génois, protégés par leurs hauts bastingages, se défendent vaillamment. Les habitants de Byzance serrent les poings dans un désespoir impuissant. Le nombre doit finalement l'emporter. Les Turcs anxieux contemplent, de la rive de Galata, ce spectacle étonnant. Le sultan, entouré de ses pachas, entre dans l'eau, à cheval, aussi loin qu'il le peut, et, se faisant un porte-voix de ses mains, ordonne aux siens, avec colère, de capturer à tout prix la flotte chrétienne. A chaque recul d'une de ses galères, il hurle et menace son amiral : « Si tu n'es pas vainqueur, ne reviens pas vivant ! »

Le combat se prolonge Mais les munitions des Génois s'épuisent et les forces de leurs matelots aussi. Le soir tombe. Bientôt ce sera la marée qui jettera les quatre navires sur la côte occupée par les musulmans... Soudain, une sorte de miracle se produit : la brise se lève, les voiles flasques se gonflent. La proue des navires bondit en avant. Ils bousculent et culbutent les assaillants. Ils sont libres, ils sont sauvés ! L'un après l'autre, ils entrent dans le port, au milieu des clameurs d'enthousiasme. La chaîne protectrice tombe derrière eux. La flotte turque se disperse, impuissante. Dernière joie avant le désastre final !

Mais Mahomet, dans sa colère, dresse un nouveau plan. Pendant que la cité encouragée par cette victoire d'un jour se livre à l'espérance, il forme le projet de transporter sa flotte, par-dessus la langue de terre qui la sépare de la Corne d'Or, dans le bassin même où la marine chrétienne se croit désormais en sûreté. Cette idée paraît folle : faire franchir un promontoire escarpé à plus de 100 navires. Mais les grands génies militaires sont ceux qui savent dépasser les possibilités communes.

« Une entreprise inouïe, unique dans les annales de la guerre, commence alors. Mahomet fait apporter, dans le plus grand secret, une immense quantité de billes énormes que ses charpentiers transforment en traîneaux ; on assujettit sur cette sorte de cale sèche mobile les navires que l'on a sortis de l'eau. Pendant ce temps, des milliers de terrassiers travaillent à aplanir le plus possible l'étroite sente aux mules qui escalade et descend la colline de Péra, pour faciliter le passage du convoi. Mais pour masquer le rassemblement soudain d'un si grand nombre d'ouvriers, le sultan fait tirer, nuit et jour, ses mortiers par-dessus Galata, bombardement absurde en soi, et qui n'a d'autre but que de détourner l'attention et de dissimuler les pérégrinations d'une flotte qui change d'eaux. »

Bref, le projet s'exécute. Des bœufs, des matelots innombrables poussent et tirent les vaisseaux, toute une nuit. Au matin, les assiégés n'en croient pas leurs yeux : la flotte ennemie, sortie on ne sait d'où, occupe la Corne d'Or ! Désormais l'armée ottomane peut assaillir la ville par son côté faible. Byzance ne compte plus que sur l'Europe. Mais celle-ci songe-t-elle à accourir ? Une embarcation, montée par douze héros déguisés en matelots turcs, accepte d'aller au-devant de la flotte chrétienne que l'on suppose en route et dont il faut hâter la marche Le frêle navire franchit tous les barrages ennemis. Mais c'est en vain qu'il fouille l'horizon des mers, en vain qu'il scrute les ports : l'Europe, divisée, n'a rien envoyé. Ces braves hésitent sur le parti à prendre. Finalement, ils se décident à revenir au port. De nouveau, ils passent hardiment et avec succès à travers la flotte ennemie. La cité byzantine est pleine d'espoir en les voyant Mais le soir, le bruit se répand qu'ils n'ont rien trouvé sur leur route.

On est arrivé ainsi au 22 mai. Mahomet s'impatiente. Ses formidables canons ont fait bien des brèches, mais jusqu'ici tous les assauts ont été repoussés. Il faut tenter un coup décisif ou lever le siège. Le sultan réunit ses pachas en conseil de guerre et sa volonté triomphe de leurs hésitations. Le suprême assaut est résolu pour le 29 mai 1453.

Aussitôt un jour de fête est décrété ; les 150 000 hommes de l'armée accompliront tous les rites de la plus solennelle prière. Toutes les munitions sont rassemblées pour un bombardement effrayant. Mahomet visite toutes les parties du camp. Il fait annoncer par ses hérauts qu'il a juré par le nom d'Allah et ceux des quatre mille prophètes, sur les mânes de son père, sur la tête de ses enfants et sur son cimeterre, d'accorder trois jours de pillage à ses soldats si la ville est prise. Un enthousiasme sans nom jette l'ivresse dans son armée. Quelle aubaine en effet ! Byzance n'est-elle pas la cité de tous les trésors ? Meubles, bijoux, monnaies, femmes, enfants, tout appartiendra aux vainqueurs ! Du haut des remparts, les assiégés contemplent les feux de joie de l'ennemi et entendent leurs cris de triomphe ! Soudain, à minuit, tout s'éteint et tout rentre dans le silence, sur l'ordre du chef. Et ce calme a quelque chose d'effrayant.

Dans Byzance, le *basileus* a ordonné une solennelle procession, avec les saintes icones et les reliques. Une messe suprême est célébrée à Sainte-Sophie. Toute la ville est en prière. L'empereur encourage ses nobles dans une dernière harangue. La journée décisive est arrivée !

A une heure du matin, Mahomet donne le signal de l'attaque. Aux cris de *Allah ! Allah !* cent mille hommes, munis de cordes, d'échelles, de grappins, se jettent contre les remparts, au son des tambours, des trompettes et des fanfares. Le premier assaut est repoussé, mais il a été donné par des bachi-bouzoucks, soldats irréguliers et sans valeur, que l'on a fanatisés et jetés en avant pour fatiguer l'adversaire Au matin, la seconde vague d'assaut formée d'Anatoliens s'élance à son tour. Elle est repoussée aussi. Le sultan est contraint de faire ap-

pel à sa réserve. Il prend en personne le commandement de ces 12.000 hommes d'élite : les janissaires. Le troisième assaut commence. Le hardi condottiere génois Giustiniani, atteint d'une pierre, est blessé grièvement, et sa disparition jette une hésitation dans la défense. Mais l'empereur accourt, ranime les courages. Les échelles sont de nouveau renversées. Un instant, on peut croire la ville sauvée.

Mais l'Histoire est en marche : l'incident tragique surgit soudain. Des Turcs, errant entre deux murs d'enceinte, découvrent qu'une des poternes de la ville, nommée la Kerkaporta, est ouverte. Ce n'est qu'un étroit passage pour les piétons ; son peu d'importance l'a fait oublier. Les Turcs stupéfaits croient d'abord à une ruse de guerre. Mais à tout hasard ils demandent du renfort. Tout un bataillon entre par cette porte négligée dans le brouhaha de la bataille finale. Les défenseurs de la ville sont pris à revers. Un cri s'élève : « La ville est prise ! » Les Turcs répètent avec transport : « La ville est prise ! » La panique s'empare des Grecs et des mercenaires génois. En vain l'empereur Constantin se jette-t-il dans la mêlée. Il tombe glorieusement, mais obscurément. On ne reconnaîtra son cadavre que le lendemain et l'on saura qu'il est mort en Romain, c'est-à-dire en héros !

Et Mahomet tient alors son horrible serment : des milliers de soldats parcourent la ville, durant trois jours, comme des démons. Ils pillent d'abord les églises, qui regorgent de richesses. Ensuite, les maisons sont fouillées méthodiquement ; un drapeau planté à la porte marque la prise de possession des premiers occupants. Les femmes, les hommes, les enfants, seront vendus comme esclaves ; les vieillards sont égorgés, comme un vil bétail. Mahomet laisse faire. Il n'entre dans la ville que le soir, se dirige vers la cathédrale, cœur rayonnant de la cité conquise. Sur le seuil, il descend de cheval, se prosterne humblement pour remercier Allah, ramasse une poignée de terre et la répand sur sa tête pour se rappeler qu'il n'est qu'un mortel. Puis il se redresse et pénètre dans le temple de la Sainte-Sagesse (Hagia-Sophia), le temple de Justinien. Emu par tant de splendeur, il fait venir un iman qui monte en chaire et y récite une profession de foi musulmane. Dès le lendemain, des ouvriers reçoivent l'ordre de faire disparaître tout ce qui rappelle la foi chrétienne dans le vaste édifice. Les autels sont détruits, les mosaïques badigeonnées, la croix abattue !

Mahomet, Ataturk, quels étranges rapprochements on pourrait faire entre ces deux hommes ! Et quels contrastes on pourrait établir ! Mais l'Histoire n'interrompt point sa marche. L'Europe, pour qui la prise de Byzance fut une terrible défaite, a pris sa revanche. Elle n'a pourtant pas reconquis la vieille cité de Constantin. Elle a seulement imposé, par Ataturk, les dehors de sa civilisation à l'ancien empire de Mahomet II. Quant aux âmes, que s'y passe-t-il ?

IV

Nous venons de parler de l'Europe, et aussi de son triomphe moral sur tout l'univers. Partout on a adopté sa science, son industrie, ses moyens de transport et de communication, souvent ses modes d'habillement et ses usages politiques. Mais les âmes gardent leur quant-à-soi inviolable. Et, comme au temps de la prise de Constantinople, l'Europe est divisée. Que lui réserve l'avenir ? Nous l'ignorons. Mais ce qui est sûr, c'est que tout ce qui porte à la haine entre les peuples d'Europe est un coup donné à son prestige, à sa prospérité, à la civilisation elle-même.

C'est en songeant à cela, c'est-à-dire avec la vision de l'avenir, que nous voulons dire un mot ici, en terminant cette Causerie, des revendications italiennes récentes, qui ont soulevé en France de si vives et si légitimes émotions, et ajouté à la masse des matières inflammables dont peut sortir à l'improviste l'incendie du monde.

Les faits sont connus. Au cours d'un discours officiel, les députés italiens ont poussé des cris dont il n'est pas possible de dire qu'ils étaient entièrement spontanés : dans un pays totalitaire, tout marche au doigt et à l'œil. C'est bien en vain que le gouvernement italien a affecté de déclarer qu'il ne prenait pas à son compte les clameurs diverses dont se plaint notre pays. La logique française répond à cela : — De deux choses l'une. Ou vous avez perdu le contrôle de l'opinion publique chez vous, et alors pourquoi vous vantez-vous d'une supériorité sur les démocraties ? Ou bien vous usez d'hypocrisie, en lâchant vos dogues d'une part et en affirmant d'autre part que vous n'y êtes pour rien, et quelle diplomatie est la vôtre ?

Mais il serait enfantin de s'attarder à une querelle de cette nature. Les manifestations italiennes ont été trop nombreuses, trop convergentes, trop soudaines, trop bien concertées, pour que l'on puisse y voir l'effet d'un hasard.

Il faut donc simplement essayer de les comprendre et d'en calculer les suites.

Ceux de nos lecteurs qui voudront bien se reporter à notre Causerie du 28 avril dernier, consacrée toute entière à l'*Anschluss*, nous rendront cette justice que nous avions annoncé exactement ce qui se passe aujourd'hui. Nous disions en effet (p. 258) : « Elle (l'Italie) avait partie liée avec l'Allemagne et elle espérait toucher la récompense de son inaction. » Et un peu plus loin (p. 266) : « L'Italie n'a pu concéder à Hitler le droit d'entrer en Autriche, sans obtenir une contre-partie importante. Or, cette contre-partie, cela ne pouvait être que la Tunisie, ou les Baléares, ou la Corse, ou quelque autre point stratégique important, tendant à faire de la Méditerranée un lac italien. »

Et à ceux qui objectaient : « Mais elle ne bouge pas, c'est donc que l'accord avec l'Angleterre lui a offert d'autres bases de calcul, » nous disions encore, dans le même passage : « Prenons garde que tout cela ne soit que du verbiage, pour prolonger notre sommeil et ne pas nous arracher à la mortelle torpeur où nous sommes plongés. »

Il n'y a donc pas de doute pour nous que les clameurs italiennes de maintenant soient la conséquence de l'*Anschluss*. S'il fallait un argument de plus pour le prouver, nous rappellerions le télégramme lancé par Hitler à Mussolini, au jour même de son entrée en Autriche : « Merci, Mussolini, je n'oublierai jamais ! » On ne remercie quelqu'un que s'il vous a rendu service. Et, en politique, tout service se paie. L'Italie réclame son pourboire, c'est normal, encore que dangereux.

On dira : « Mais quel toupet (pour employer un terme relativement convenable) que de se payer sur la France ! » Assurément, c'est une grande audace et nous le redirons tout à l'heure. Mais faisons bien notre examen de conscience. A qui la faute ? Jamais on ne dira assez tout le mal que le ministère Blum a fait au pays. Ne parlons pas de politique intérieure, des troubles sociaux, des divisions semées entre les citoyens, de la décadence de l'autorité de l'Etat ; mais dans le domaine purement extérieur, il est certain que Blum s'est conduit non en homme d'Etat, mais en partisan. C'est lui qui a repoussé catégoriquement les avances que lui faisait Mussolini, par l'intermédiaire d'un publiciste très connu, B. de Jouvenel, en dépit de l'aversion du Duce pour un gouvernement socialiste. C'est lui qui a interrompu la politique de rapprochement franco-italien inaugurée si habilement et si sagement par Piere Laval. Cest lui qui a donné l'impression qu'on pouvait tout oser avec une France en désarroi et presque en décomposition. Des fautes graves ont été commises que nous payons aujourd'hui.

Seulement, Mussolini a été pris à son propre piège. Si le dépit du refus de Blum l'a poussé vers l'Allemagne, il peut constater actuellement qu'il a lâché la proie pour l'ombre. Que lui a rapporté l'axe Rome-Berlin ? Je vois très bien ce que cet axe a rapporté à Hitler. Mais jusqu'ici, le bénéfice de Mussolini reste mince. Hitler ne lui a même pas laissé la consolation de régler selon ses désirs la question polono-hongroise, en Subcarpathie. Donc, il reste les mains vides, complètement vides, et pour un politique réaliste, à la Machiavel, cela est terriblement humiliant ! D'autant plus que le métier de dictateur ne comporte pas d'insuccès. La seule devise d'un Duce est celle de Charles-Quint : *Plus ultra !* Il doit toujours faire mieux, sous peine de voir pâlir son étoile. Mussolini n'est pas seul à s'apercevoir qu'il a fait une politique de dupe ; les Italiens sont trop pénétrants pour ne pas le remarquer. Au surplus, à chaque avance de l'Allemagne, est-ce que toutes les grandes puissances européennes, France, Angleterre, Russie, ne doivent pas se dire, en vertu de cette grande loi d'équilibre qui a dominé l'histoire européenne depuis le XVI^e^ siècle : « *Et nous ?* » Seulement, la question est plus brûlante pour l'Italie, premièrement parce que ses intérêts sur le Danube sont plus importants, deuxièmement parce qu'elle avait reçu des promesses au moins implicites de la part de l'Allemagne.

Tout cela explique l'étrange nervosité de l'Italie. Mais que disons-nous là ? S'agit-il vraiment de l'Italie comme telle ? Nous ne le pensons pas. Et nous croyons qu'il faut chercher précisément là une autre raison, plus subtile et peut-être plus explicative, des revendications inadmissibles du gouvernement fasciste, et du geste qu'il vient de faire par la dénonciation des accords Laval de 1935.

Personne n'a oublié l'attitude italienne en septembre dernier. Tout le monde se souvient des soliloques agressifs que tenait chaque jour le Duce, tantôt dans une ville et tantôt dans une autre, et au cours desquels il se livra un jour à une provocation insensée contre la France. Nul n'ignore non plus qu'un mouvement d'opinion très net se déclancha en Italie contre la perspective d'une guerre à la France, qu'un malaise difficile à dissimuler s'empara de la péninsule, qu'il fut même question d'une abdication du roi et de l'avènement du prince de Piémont ; en un mot, que Mussolini se sentit alors clairement contredit, quoique silencieusement, par l'immense majorité de ses concitoyens.

Ne croyons pas que nos chers voisins, bien qu'ils soient prêts, en toute justice, à célébrer les bienfaits de la Révolution fasciste de 1922, ne soient pas sensibles au fardeau que le totalitarisme fait peser sur eux et qu'il n'y ait pas chez eux une secrète mais ardente aspiration vers le desserrement de l'étreinte.

Nous verrions donc volontiers dans le mouvement très artificiel de revendications qui vient d'être lancé et que les journaux italiens entretiennent si jalousement, une sorte de vengeance de Mussolini contre le coup de frein qui lui fut donné par son peuple et par son roi, en septembre dernier. Il s'agit pour le parti fasciste de galvaniser l'opinion italienne un peu lasse des coûteuses entreprises de ces dernières années, déçue par la politique qui a laissé faire l'*Anschluss*, alors qu'en 1934 la mobilisation sur le Brenner avait été si bien comprise, déçue plus encore par la longueur et les frais formidables de l'intervention en Espagne. Les clameurs italiennes sont donc destinées d'abord à l'Italie. De cela, nous croyons être bien sûr. La monture de Mussolini s'est cabrée ; il lui donne des coups d'éperon, il est prêt à la piquer jusqu'au sang, pour l'obliger à marcher. Mais le cheval peut fort bien s'abattre sous son cavalier.

C'est qu'en effet l'arme employée par lui ressemble singulièrement à une arme à double tranchant. Bien des fois, nous avons dit et répété qu'Hitler jouait, à l'égard de la France, le rôle de « démon gardien ». C'est grâce à lui que le dormeur s'est réveillé ; c'est par lui que l'union des Français est en voie de se reconstruire. Mussolini vient à la rescousse, maintenant que l'Allemagne, se déclarant satisfaite, a cessé de nous donner des ruades.

La presse italienne se plaint des manifestations qui se sont déroulées en France. Enfantillage ! Croyait-elle donc que les Français sont devenus sourds ? S'imagine-t-on au-delà des Alpes que le patriotisme soit, chez nous, une vertu du passé ? Rien ne pouvait mieux contribuer à accélérer le relèvement de l'esprit national français que les invraisemblables exigences de la politique italienne. Partout l'opinion française a réagi, sans violence à vrai dire et même avec une sorte d'étonnement un peu dédaigneux, mais avec une profondeur de vibration que le fascisme italien — que nous distinguons fort bien de l'Italie même — ne saurait soupçonner. Les fermes déclarations de M. Georges Bonnet ont reçu l'approbation unanime du pays. Mais nulle part autant qu'en Corse les revendications italiennes n'ont provoqué l'indignation générale.

C'est que là le fascisme touchait un point sensible. Il y a des années que l'Italie fasciste fait campagne pour créer en Corse un mouvement autonomiste. Elle y a dépensé beaucoup d'argent, pour peu de résultat. Celui qui écrit ces lignes a été témoin, il y a plusieurs années déjà, des sentiments qui animent non seulement les Corses habitant sur le continent, mais encore ceux qui peu-

plent « l'île de beauté ». Toutes les fois que dans les conversations l'on évoquait devant lui les espoirs italiens, des expressions presque farouches de colère et d'exaspération se faisaient jour. Il y a environ 300.000 Corses dans l'île, mais plus d'un million sur le continent ou aux colonies, dont beaucoup dans l'armée ou dans la hiérarchie administrative, depuis les plus humbles degrés jusqu'aux plus élevés. Et l'on peut dire, sans crainte de démenti, qu'aucune région de France n'est plus chatouilleuse sur la question du patriotisme, que nulle part Mussolini ne risque davantage de faire jaillir l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres qu'en touchant à la Corse, qu'aucune de ses revendications n'est plus choquante, plus irritante que celle qu'il a laissé s'élever de la presse qui obéit à ses ordres, au sujet de la patrie de Napoléon.

Mais nous ne voulons pas croire que le Duce, même poussé par une mauvaise humeur bien compréhensible, après les fautes lourdes de sa politique extérieure, persévère dans une voie qui conduirait l'Europe et l'Italie à la catastrophe que l'on a évitée de justesse en septembre dernier.

Si les Italiens se plaignent de nos réactions, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Il est excellent pour la France qu'elle reçoive du dehors des invitations incessantes à l'énergie et à l'union. C'est ce que rappelait récemment, dans un discours admirable pour le fond et la forme, M. Léon Bérard, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Montesquieu à La Brède. Relevant dans *l'Esprit des Lois* cette pensée du grand écrivain : « Il faut qu'une République redoute quelque chose », il la commentait en ces termes :

« Parole profonde et pleine de sens, d'autant plus frappante qu'il s'est gardé de la vêtir en maxime, en sentence ou en pensée. Elle pénètre d'emblée dans nos esprits, et nous rendons grâces au bon génie des républiques d'avoir si souvent pourvu au salut de la nôtre, en lui donnant sujet de redouter quelque chose. » *(Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1938).

C'est que le grand péril des démocraties, — comme on les appelle, — c'est la querelle des partis, ceux que nos ancêtres de 1793 appelaient les *factions*. Et rien ne sauve des partis et du détestable esprit partisan comme le péril extérieur. Puissent les Français avoir constamment le regard fixé non sur leurs petites divergences d'idées ou d'intérêts, mais sur l'Europe et sur le monde !

Et pour terminer sur une note qui nous semble bien mettre au point la portée des faits dont on vient de parler, nous citerons, à la suite de *l'Illustration* du 17 décembre, ces lignes du correspondant du *Times* à Berlin :

« Certains observateurs expriment cette opinion que M. Mussolini a reçu du Führer la permission d'aller aussi loin qu'il le voudra, au moment qu'il jugera opportun, étant bien entendu que l'Allemagne ne sera pas exposée à de plus grands risques que l'Italie elle-même n'en a couru quand M. Mussolini est intervenu à propos de la Tchéco-Slovaquie. Une mobilisation destinée à régler le sort de la Tunisie enthousiasmerait le public allemand aussi peu que l'idée de se battre à propos de la Tchéco-Slovaquie n'enchanta, en septembre, le peuple italien. Le Reich, toutefois, pourrait être amené à adopter une attitude plus décidée si l'Italie se trouvait aux prises avec les deux démocraties alliées. On a dès maintenant l'impression, quand on lit certains journaux, que le Reich voudrait faire pression sur l'Angleterre pour la décider à ne pas intervenir par les armes dans ce conflit. M. Hitler, pour répondre au réarmement britannique, a d'ailleurs donné de tels ordres que la suprématie aérienne allemande sera demain non seulement assurée, mais augmentée. Disposant de ce moyen d'intimidation, le Reich espère que la Grande-Bretagne préfèrera recommander l'acceptation de certaines réclamations italiennes plutôt que de s'exposer aux risques qu'entraîneraient pour elle des opérations de guerre. »

En d'autres termes, les deux dictateurs seraient décidés à se relayer pour maintenir l'Europe sous pression. Mussolini a joué le rôle de médiateur ; Hitler s'apprêterait à lui rendre la pareille. Il ne s'agit donc que de pousser le bluff assez loin.

Mais Mussolini n'est pas dans la situation de Hitler. En 1936, il accordait une interview à Ward Price, du *Daily Mail*, et les propos qu'il lui tenait ont été reproduits depuis dans un beau livre de Price intitulé *Je connais ces dictateurs :*

« Notre victoire en Abyssinie, disait-il alors, devrait être bien accueillie par l'Angleterre et par la France, parce qu'elle fait de l'Italie une puissance satisfaite. Je vous assure que nous n'avons pas d'autres aspirations territoriales. »

Que M. Mussolini veuille bien se souvenir de ces paroles.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

François VEUILLOT. — **Louis Veuillot.** *Sa vie, son âme, son œuvre.* — In-8 de 265 p., 18 f. — Paris, Editions Alsatia.

« J'étais à Rome. Au détour d'un chemin, je rencontrai Dieu. Il me fit signe, j'hésitais à le suivre. Il me prit par la main, j'étais sauvé. Rien d'autre chose, pas de miracles, pas de discours, pas de savants. Quelques souvenirs de mon père ignorant, de ma mère ignorante, de mon frère et de mes sœurs enfants. J'avais deux amis... Mais je cédais surtout à une jeune femme pure et timide que je voyais prier dans les églises et qui ne me disait rien du tout. Des trois avocats que Dieu avait pris contre moi, ce fut cette silencieuse en prière qui parla le mieux ». C'était le Vendredi-Saint 1838. Ce jour-là Louis Veuillot se confessait au P. Rosaven, et trois jours plus tard, accompagné de ses « trois anges gardiens », il faisait à Sainte-Marie-Majeure sa « vraie première communion ».

Pour célébrer cette conversion, rien n'était préférable que de faire revivre sous nos yeux la splendide et noble figure du grand écrivain. M. F. Veuillot l'a pensé, aussi nous retrace-t-il avec amour la vie de celui dont le cardinal Lavigerie déclarait : « C'est le plus grand catholique que j'aie connu ». Les lecteurs de l'*Ami* pourront revoir les articles qu'en 1913 et 1914 nous lui avons consacrés. Tous ceux qui voudront connaître, en détail, sa vie prodigieusement remplie et toute dévouée au service de l'Eglise, devront toujours recourir aux quatre volumes qu'Eugène Veuillot a publiés sur son frère (Paris, Lethielleux) ; mais les lecteurs du présent ouvrage ne seront pas déçus. Ils trouveront même, si l'on ose ainsi parler, un nouveau Louis Veuillot. Débarrassé qu'il est, par sa brièveté relative, des longs *excursus* sur l'œuvre et ses péripéties qui appartiennent à la grande histoire, le récit nous laisse entrevoir, derrière le redoutable polémiste, l'homme au cœur profondément tendre, le mari, le père, le frère très aimant, l'apôtre infatigable toujours plus désireux de convertir ses adversaires que de les ré-